

Lettre ouverte à Michel Moreau En guise de réflexion sur la notion de territoire

Jean Pierre Lefebvre

Number 103-104, Fall 2000

Territoire du cinéma québécois

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23790ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Lefebvre, J. P. (2000). Lettre ouverte à Michel Moreau : en guise de réflexion sur la notion de territoire. *24 images*, (103-104), 30–32.

Lettre ouverte à Michel Moreau

EN GUISE DE RÉFLEXION SUR LA NOTION DE TERRITOIRE

*sous le pont Champlain
on tourne un film américain
à Chicago San Francisco Tokyo*

Cher petit frère...

... Car bien que mon aîné de dix ans tu as décidé d'inverser les rôles en ces jours difficiles, car toi le cartographe de notre mémoire collective, tu as plus que jamais besoin des repères et des souvenirs des autres pour combattre ces saloperies qui te creusent des oublis dans la tête — pas dans le cœur, que tu portes toujours sur la main. Tu te demandes même si ces saloperies ne seraient pas responsables de l'amnésie exponentielle dont souffre la planète inondée par les crues de la mondialisation qui ignore les frontières naturelles, idéologiques, politiques et culturelles. Ainsi la Chine communiste fabrique-t-elle à rabais les milliards de bébelles et babioles inutiles que surconsomme le capitalisme occidental. Ainsi le Québec, brutalement passé de l'âge de l'encens à celui de l'argent, est-il un territoire économique comme un autre quoique, par comparaison avec l'industrie cinématographique américaine qui fait chaque jour la démonstration de sa richesse dans les rues de Montréal, tant de gens du milieu trouvent ridicule le coût moyen de deux millions et demi de dollars d'un film québécois!

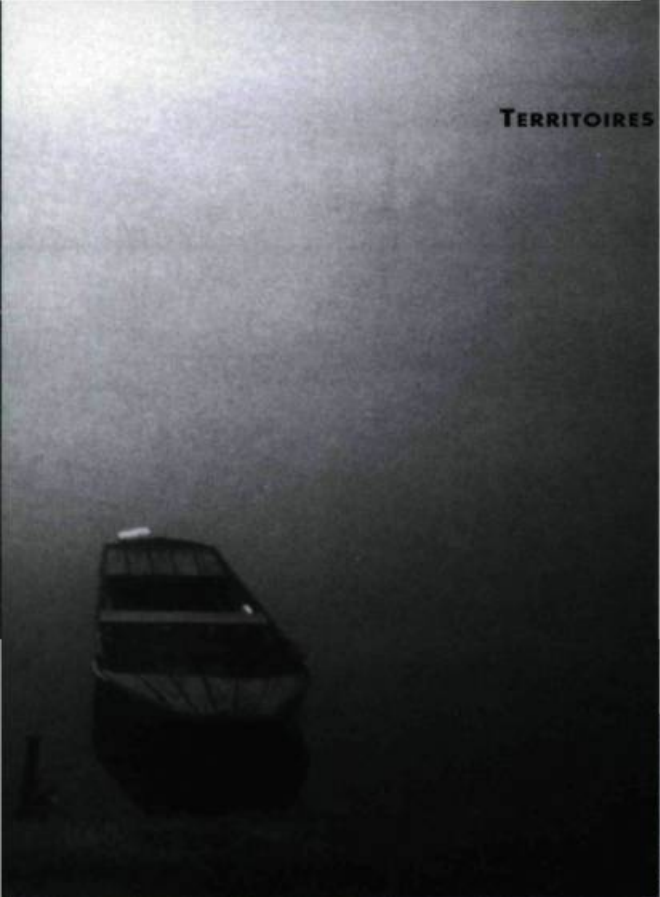
Je te prends à témoin, Michel, parce que tu as les territoires forts et nombreux. Tu es né en France, pays de tes apprentissages. Tu as souffert des séquelles de la colonisation de ta mère patrie en Algérie. Puis, tenté de t'établir aux États-Unis au début des années 60, non seulement as-tu choisi de vivre ici¹ mais encore t'es-tu joint spontanément aux explorateurs des territoires en friche, secrets ou interdits du Québec. Tout ça tu l'as exprimé on ne peut plus lucidement dans *Le pays rêvé* (1996, coul., 90 min), film que tu as choisi d'être ton dernier parce que tu trouvais infernal, épuisant et démoralisant de te battre constamment contre des moulins à sous et des structures administratives sans humanisme, mais tout autant parce que tu voulais revenir habiter les territoires intimes de tes premiers amours, le dessin et la peinture².

Mais qu'est-ce qu'un territoire au juste?... Un lieu favorable à la naissance, à la croissance et au maintien de la vie individuelle et collective sous toutes ses formes, biologique, spirituelle, affective, culturelle; l'addition de ces dernières confèrent toutefois à celles et ceux qui l'habitent des caractéristiques distinctives qui permettent de parler d'un territoire humain relatif à un territoire géographique donné. Par ailleurs, un territoire quelconque ne peut appartenir à qui que ce soit — ou appartient aux animaux, comme le pensent certaines tribus amérindiennes — puisque toute forme de vie, y compris la vie humaine, est éphémère et passagère: l'idée et la réalité de possession — le détestable *Veni, vidi, vici!* de César — ont donc

faussé et corrompu la notion de territoire. Enfin, comme le démontrent les soixante-quinze films que tu as tournés en trente ans, il y a de nombreux territoires inclus dans un territoire donné: on les appelle *enclaves* et leur importance est telle que tu as écrit en exergue à *La leçon des mongoliens* (1974, coul., 74 min): *Une société se construit à partir de ses marginaux...*

Quand tu as mis le pied sur le sol québécois, le documentaire y régnait sous toutes ses formes, enfin libéré des thèses religieuses de Proulx et de Tessier, et politiques de l'Office du film du Québec et de l'Office national du film. *Le candid eye* s'était dissout dans le cinéma direct qui, lui, flirtait avec le cinéma-vérité qui, lui, rêvait d'histoires inventées pour essayer de savoir de quoi notre imaginaire était ou pourrait être fait. Même si j'étais l'exception qui ne confirmait pas la règle, n'étant l'enfant ni de l'ONF ni du documentaire, j'avais *grosso modo* les mêmes références et sources d'inspiration que les autres: le néoréalisme, Robert Flaherty et la Nouvelle Vague. Or, dans ces trois cas, il y a une présence quasi obsessionnelle du territoire géographique et humain. Que serait *Rome, ville ouverte* sans Rome, *À bout de souffle* et *Les quatre cents coups* sans Paris, *À tout prendre*, *Le chat dans le sac*, *La vie heureuse de Léopold Z.* et *Patricia et Jean-Baptiste* sans Montréal, et *Pour la suite du monde* sans l'Île-aux-Coudres?... Quant aux films de Flaherty, ils ont tous pour principal sujet l'interaction entre un territoire donné et ses habitants. Enfin, la télévision permettait de voyager à peu de frais aux quatre coins du monde et rendit caducs les travelogues si populaires dans les salles de cinéma jusqu'au milieu des années 60.

Sortir des studios du cinéma à papa, remplacer les comédiens par des personnages qui jouent leur propre rôle, montrer comment on vit dans l'Arctique ou sur l'île d'Aran, pénétrer dans des territoires isolés, sinon des ghettos, par le jeu des classes sociales... Oui, il y avait une véritable obsession d'authenticité dans la recherche de la territorialité, jusqu'à l'excès d'ailleurs, dont celui d'un certain ciné-



Le pays rêvé de Michel Moreau.

ma direct qui pillait tout sans aucun sens de l'éthique... Alors pourquoi quarante ans plus tard observe-t-on une obsession contraire, celle de l'artificialité esthétique en toute chose et l'effacement systématique de l'appartenance territoriale ?...

En 1975-1977, Éducfilm, ta propre compagnie, a produit pour Radio-Canada une série documentaire intitulée «Les exclus» dont tu as par ailleurs réalisé neuf épisodes. Présentée le jeudi soir à 19 h, elle connut bientôt un tel succès qu'il fallut raccourcir les émissions de quelques minutes pour faire place à plus de publicité. L'une de ces émissions traitait des malades chroniques dont un des territoires familiers est la salle d'attente des hôpitaux, et pendant les deux premières minutes tu montrais des gens qui attendent et attendent... Ce furent ces «temps morts», bien entendu, qu'on coupa puis-que en apparence il ne s'y passait rien. Pas de quoi fouetter un chat?... Au contraire, voilà le cancer que la télévision a transmis au monde réel (pas tout à fait mais presque étant donné qu'il s'agissait d'une suite de plans reproduisant des situations similaires), on a aussi coupé deux minutes d'espace réel. Or, le temps réel et l'espace réel sont inextricablement liés. Einstein l'a clairement énoncé: «Quand je regarde l'espace, je regarde du temps». Je vais par ailleurs redire la même chose une millièème fois: c'est l'espace-réel-hiver-froid qui, lors du tournage de mon premier long métrage en 1964, *Le révolutionnaire*, a imposé au film un temps, une durée, une rythmique, que je ne lui avais jamais imaginés et que j'avais encore moins rationnellement voulus. Pour que les comédiens et la caméra ne gèlent pas, en effet, et également parce nous avons cinq jours pour tour-



Le révolutionnaire de Jean Pierre Lefebvre.

JEAN PIERRE LEFEBVRE



Que serait *La vie heureuse de Léopold Z.* sans Montréal ou *À bout de souffle* sans Paris?

ner le film, pas une heure de plus, il avait fallu tourner le plus possible en continuité et en plans-séquences.

En y regardant de près, le cinéma québécois des années 60 et du début des années 70, tous genres confondus, sauf quelques films, de *Trouble-fête* à *Valérie*, se voulant carrément populaires et commerciaux, reposait sur une perception en temps relativement³ réel de la réalité; conséquemment, comme je viens de le dire, il en reproduisait *de facto* l'espace — le territoire — réel. Ce qui explique en partie la lenteur tant reprochée aux films d'alors en comparaison de ceux d'aujourd'hui qui courent après leur sujet, au point de souvent s'essouffler. Vitesse, rapidité, action, caméra en perpétuel tanguage et roulis... En contrepartie, il faut cependant une éternité pour accoucher d'un projet, deux ans en moyenne pour un documentaire, trois, au minimum trois, pour un dramatique: il est donc pratiquement impossible dans ces conditions de concevoir des œuvres en prise directe sur le temps et l'espace réels. (Yvon Deschamps disait récemment que le problème majeur de sa série humoristique — qui fut un bide — *Chez Yvon* à Radio-Canada tenait au fait que les émissions étaient enregistrées trois mois avant leur mise en ondes: impensable dans ces conditions, identiques à celles que nous venons d'évoquer, de garder prise sur l'actualité, surtout l'actualité politique.) Finalement, pour obtenir du financement, il faut minutieusement tout prévoir et tout écrire, même en documentaire; impossible, cette fois, de faire faux bond, impossible de dérouter ta belle grosse caméra Panaflex et ta petite équipe de cinquante-cinq personnes vers des événements non scénarisés et non budgétés.

Nous vivons ainsi, Michel, d'une part dans un espace (donc un temps) de plus en plus virtuel, d'autre part dans un temps (donc un espace) de plus en plus éclaté, donc de moins en moins identifié et identifiable. Est-ce la raison pour laquelle a fleuri depuis une bonne dizaine d'années un lucratif cinéma québécois comique de bécosse, de cannes de binnes et de grosses bières?... Serait-ce le dernier ter-

ritoire familial et facilement identifiable qu'il nous reste?... À part, bien sûr, celui de la publicité faite au Québec par des Québécois pour des Québécois.

Voilà les faits, Michel. Faut-il les déplorer ou non? Est-il bon ou mauvais que le cinéma québécois se déroule, règle générale, sur un territoire de décors fabriqués (même vrais ils sont tellement artistiquement enjolivés qu'on les croit faux) et raconte des histoires arrangées avec le gars des vues plutôt qu'avec la vie des gars, des filles et de nous tous?... Sur quel territoire réel et humain vivons-nous donc?... Choisirais-tu le Québec si tu y débarquais aujourd'hui?...

Toutefois, malgré les apparences et les évidences il y a encore des explorateurs de ta trempe, et souvent grâce à ton dévouement à la cause de tous les documentaires, de tous les regards, de toutes les tendresses: Serge Giguère, Sylvain L'Espérance, Lucie Lambert, Bernard Émond, Jeannine Gagné, Magnus Isacson... et combien d'autres que toi et moi ne connaissons pas encore.

Je t'embrasse, petit grand frère.

JEAN PIERRE LEFEBVRE

1. «J'arrive ici, boulevard Dorchester, je descends de l'autobus!.. J'ai respiré.. J'ai vraiment respiré! Et j'ai dit: Je reste.» *Format Cinéma*, n° 10, 15 janvier 1982.
2. Il y a une exposition — intitulée *Les Percées libératrices* — des toiles et dessins de Michel à la Maison de la réalisation, 3480 Saint-Denis, jusqu'au mois d'octobre 2000.
3. Le temps réel ne peut être que relatif: on voudra se le remémorer à chaque fois qu'il en est question, de même que dans le cas d'espace réel.